



JOUR2FÊTE PRÉSENTE

SÉLECTION
CANNES JUNIORS 2016

NOMINATION MEILLEUR FILM ÉTRANGER
OSCARS 2016



Theeb

L'ENFANT DU DÉSERT

UN FILM DE
NAJI ABU NOWAR



JOUR2FÊTE PRÉSENTE

Theeb

L'ENFANT DU DÉSERT

UN FILM DE NAJI ABU NOWAR

Jordanie, Royaume-Uni, Émirats arabes unis, Qatar

2014 - Fiction - 1h40

SORTIE LE 23 NOVEMBRE 2016

DISTRIBUTION

Jour2Fête

Sarah Chazelle & Etienne Ollagnier

9, rue Ambroise Thomas - 75009 Paris

01 40 22 92 15

contact@jour2fete.com

PRESSE

Ciné Sud Promotion

Claire Viroulaud assistée de Mathilde Cellier

5, rue de Charonne - 75011 Paris

01 44 54 54 77

claire@cinesudpromotion.com

Matériel de presse téléchargeable sur www.jour2fete.com

SYNOPSIS

Péninsule arabe, 1916, sous l'occupation britannique. Dans un campement bédouin, au cœur du désert, le jeune Theeb, 10 ans, vit avec son grand frère Hussein, qui lui transmet les traditions ancestrales.

Une nuit, un officier britannique s'invite dans la communauté : Hussein accepte de le guider à la recherche d'un puits, sur la route de La Mecque. Mais Theeb refuse de se séparer de son frère et décide de les suivre à distance...



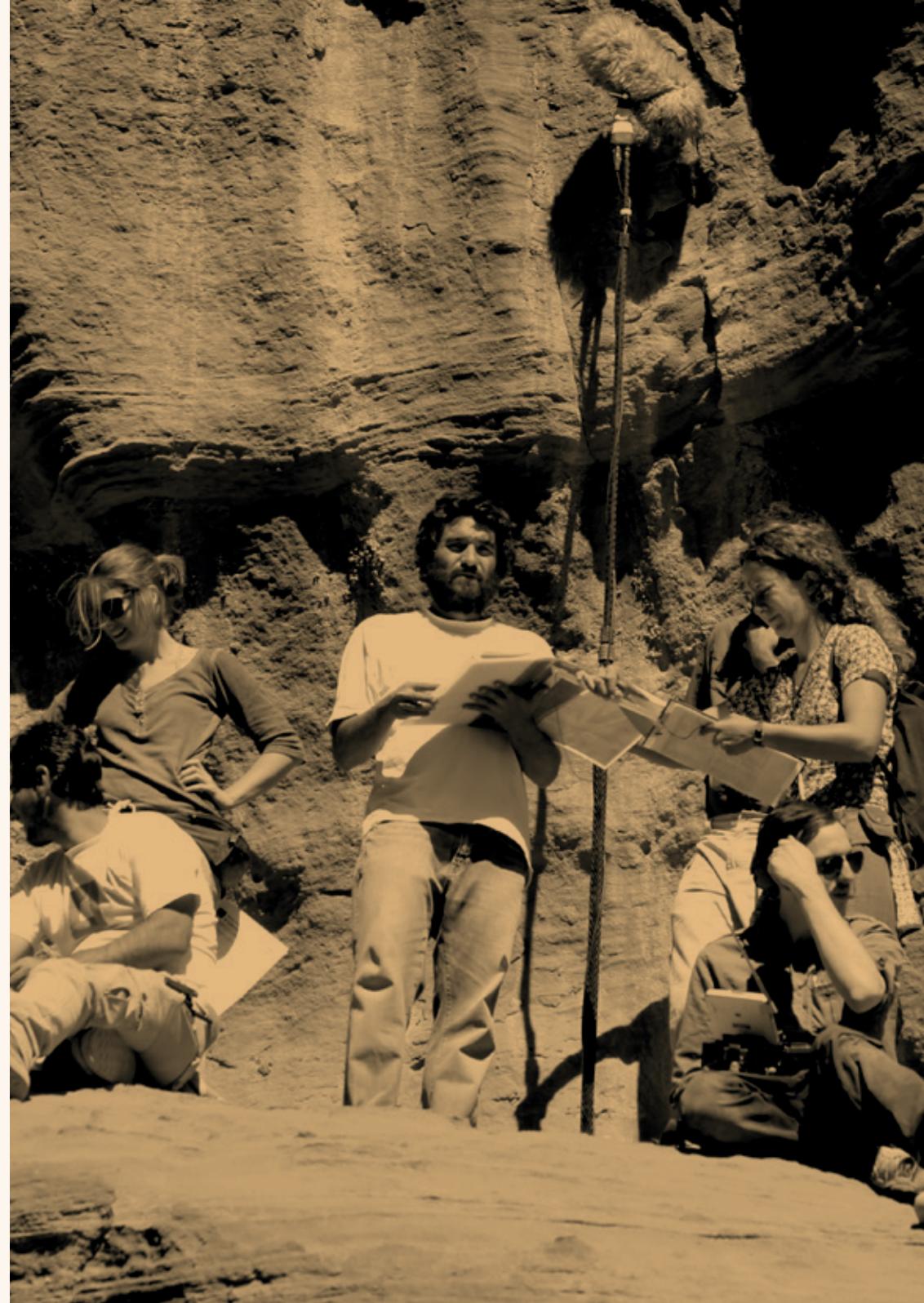
NOTE DU RÉALISATEUR

Dans la culture bédouine, si un étranger débarque devant votre tente en demandant refuge, vous êtes censé lui accorder votre protection jusqu'à ce que la menace qui pèse sur lui soit résolue de façon pacifique. C'est ce qu'on appelle la loi de Dakheel et c'est un devoir sacré qui oblige l'hôte à protéger son Dakheel, quelles que soient les circonstances. D'ailleurs, il y a de nombreuses histoires qui racontent que des hôtes ont découvert plus tard que leur Dakheel avait tué un membre de leur propre famille. Mais même dans ce cas-là, le devoir passe avant tout, le tueur doit être protégé jusqu'à ce que la paix soit faite. La réputation d'un homme dépend de ses agissements dans ces circonstances difficiles. Plus la situation est impossible, plus il sera respecté d'avoir appliqué la loi.

Ces coutumes bédouines découlent de leur environnement, le désert. Les Bédouins sont connus pour leur sens de l'hospitalité car dans le désert, il faut pouvoir compter sur l'aide des autres pour survivre. Le terrain est trop aride, l'eau et la nourriture trop rares pour avoir un comportement égoïste. Les gens n'ont d'autre choix que de s'entraider afin de pouvoir vivre. C'est cette culture de l'entraide pour la survie et l'histoire d'un dilemme moral de type Dakheel

qui ont fait germer l'idée du film *Theeb*. Que se passe-t-il quand on se retrouve bloqué avec son pire ennemi et qu'on a besoin de lui pour survivre ? Comment la relation peut-elle évoluer ?

Pour se sortir d'une telle situation, la personne doit avoir une incroyable force de caractère. Dans la culture bédouine, on appelle un garçon qui doit endurer pareille épreuve un "theeb", un loup. Si quelqu'un dit de vous que vous êtes un loup, vous avez su gagner tout son respect. Vous êtes considéré comme quelqu'un de courageux et de rusé, comme quelqu'un qui peut réaliser l'impossible. Le loup est un animal ambigu, aussi vénéré que craint. C'est un animal de meute, fidèle à sa tribu, mais aussi une créature forte capable d'exister par elle-même. Ainsi, hériter du nom Theeb à la naissance, c'est devoir assumer une certaine grandeur. Afin de survivre, le garçon va devoir être à la hauteur de ce nom que son père lui a donné. Mais son succès va être entaché par la perte tragique de l'innocence de l'enfance.



INTERVIEW DE NAJI ABU NOWAR :



Quelle est la signification métaphorique du mot Theeb (Loup), le prénom de votre personnage principal ?

Le loup est un animal très important dans la culture bédouine. Il s'agit d'une créature ambiguë à la fois admirée et crainte, aussi bien amie qu'ennemie. Il existe tout un tas de chansons, de poèmes, d'histoires qui relatent les relations entre Bédouins et loups. D'ailleurs, si quelqu'un dit de vous que vous êtes un loup, vous avez su gagner tout leur respect. Vous êtes considéré comme quelqu'un de courageux et de rusé, comme quelqu'un qui peut réaliser l'impossible. De ce fait, le prénom Theeb est répandu chez les Bédouins, comme d'autres noms d'animaux respectés, l'aigle, le faucon et le lion. Ainsi, hériter du nom Theeb à la naissance, c'est devoir assumer une certaine grandeur. Il y a à la fois un sens glorieux et tragique.

Quelle est la signification du poème au début du film ?

Les Bédouins ont une tradition orale, ils se racontent des histoires et déclament des poèmes. En vivant avec eux, je me suis retrouvé à écouter de nombreux poèmes, des chansons, des histoires de feux de camp et c'est une expérience qui a beaucoup enrichi le film. Une chanson, devenue le thème principal de la bande originale, traite de la mer Rouge. J'ai toujours trouvé qu'il y avait des similitudes entre la vie dans le désert et la vie en mer. C'était un aspect important pour mon travail de réalisation et dès que j'ai entendu cette



chanson, j'ai su que je l'utiliserais dans le film. Je me suis mis en rapport avec un des poètes les plus admirés de la tribu, Mdallah Al-Manajah, et je lui ai demandé de me l'écrire pour le film. Mdallah a rédigé un poème magnifique sous la forme d'une ode à la vie pour *Theeb* et la mer Rouge en est la métaphore. C'était tellement beau que j'ai voulu que ce soit le poème du père de Theeb adressé à son fils. Le film démarre avec ce poème, presque comme un souvenir que Theeb invoquerait, ce qui permet cette scène d'ouverture en gros plan sur Theeb qui baisse les yeux sur la tombe de son père, comme s'il tentait de se souvenir de son père mais qu'il avait du mal à revoir son visage.

Les Bédouins ont donc été partie prenante dans le processus créatif ?

Absolument. Dès le départ, avec mes producteurs, nous étions d'accord sur le fait que le seul moyen de réaliser le film, c'était de se rendre au plus près du quotidien des Bédouins afin de créer de la matière. Pour y parvenir, nous nous sommes installés dans un désert de Jordanie. Nous pouvions ainsi être au cœur de notre histoire. Nous avons passé un an dans le village de Shakiriya avec certains des derniers Bédouins qui

vivent encore en nomades en Jordanie. Comme ils venaient de s'installer, leur vie était en pleine mutation, comme celle des personnages de notre film. Tandis que les anciens savaient se débrouiller sans rien, savaient chasser et trouver de l'eau, les jeunes dépendaient des 4x4, des routes et de la plomberie moderne ! Notre projet les a vite passionnés car ils y ont vu un moyen de préserver leur culture.

Nous nous sommes donc associés aux Bédouins pour développer l'histoire avec ce désir commun d'authenticité. Tandis que nous apprenions leur folklore et leurs traditions, notre scénario prenait de la profondeur. Leur contribution nous a permis d'aller au-delà du simple film convenu pour entrer dans un monde en vie, avec un cœur battant. Cette philosophie nous a accompagnés tout au long de la production. Les accessoires ont tous été faits main par la tribu à l'aide des techniques transmises de génération en génération. Il n'y avait rien de purement décoratif et chaque objet avait son utilité dans le désert.



Les paysages sont toujours spectaculaires. Où avez-vous tourné exactement ?

Theeb a été tourné en Jordanie dans trois lieux différents. Pour le territoire de la tribu de Theeb, nous avons tourné dans la région de Wadi Araba au niveau de la zone militaire, à la frontière israélienne. Sinon, nous avons tourné à Wadi Rum et pour le fort ottoman, à Daba'a, à environ 70 km au sud d'Amman. Mais la majorité du tournage s'est déroulée à Wadi Rum, notre base pendant un an. Il s'agit du désert où David Lean avait tourné *Lawrence d'Arabie*. Enfin, en l'occurrence, nous étions un peu plus éloignés qu'eux encore parce que justement il y a tout un tourisme lié au tournage du film de Lean. Financièrement, nous n'avions pas les moyens de laisser des voitures passer au loin ou de faire supprimer des kilomètres de voies existantes. Et il est impossible de fermer des grandes zones de désert !

Que racontent les décors que vous avez choisis ?

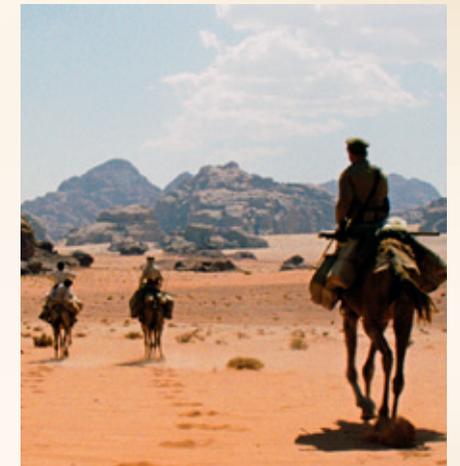
Les lieux de tournage sont essentiels pour raconter une histoire, ils nous informent sur les circonstances du drame et donnent le ton aux scènes. Il est important qu'il s'agisse de lieux avec un caractère unique. Pour le voyage, je voulais que Theeb et les spectateurs soient constamment entourés de montagnes. J'ai toujours fait en sorte qu'on ne voie plus le ciel, comme dans un labyrinthe ou dans une forêt. D'ailleurs, il n'y a qu'un seul plan dans Wadi Rum où on voit le ciel, pour provoquer un effet dramatique. Évidemment, tout cela nous a compliqué la tâche en termes d'extérieurs. En plus, le canyon où se déroule une grande partie du film a une géographie très particulière. Il a fallu des mois pour trouver cet endroit et pour couronner le tout, il se trouvait au milieu

de nulle part ! Il nous fallait une bonne heure sans aucune route pour y accéder tous les jours.

Quel genre de difficultés avez-vous rencontrées en tournant dans des lieux si isolés ?

Le sable ! Nous nous sommes fait coincer régulièrement par le sable. Impossible de me souvenir du nombre de fois où les Bédouins ont dû venir à notre rescousse. La météo pouvait être brutale également. Même en tournant à l'automne, la température à Wadi Araba dépassait régulièrement les 40 degrés. C'est une chaleur sèche épuisante, et dès midi, on avait déjà l'impression d'être dans un four. Quand on est ensuite passé à Wadi Rum pour tourner, c'est la météo inverse qui nous attendait. Tempêtes de sable, pluie et même crue soudaine nous ont contraints à évacuer notre oasis. L'équipe technique plaisait en

disant qu'on tournait la suite de *Lost in La Mancha*. J'ai donc été véritablement soulagé quand nous sommes arrivés à la fin du tournage car à aucun moment, on a pu se dire que c'était gagné. En termes de logistique, c'était un tournage très rude.





Avez-vous vécu, votre équipe et vous, comme des nomades pour tourner le film ?

Nous avons très soigneusement formé notre équipe en ne choisissant que des âmes d'aventuriers prêtes à relever le défi. Nous souhaitions tous tourner le film comme des nomades, mais en ce qui concerne la logistique, nous n'y sommes pas parvenus. L'idée, c'était de filmer le voyage de Theeb dans l'ordre chronologique du voyage. Mais les lieux étaient trop isolés et la logistique trop lourde avec une équipe de film. L'alimentation en essence, en denrées et en eau aurait été trop coûteuse financièrement et trop dangereuse dans des zones où les téléphones portables ne passent pas. Par conséquent, nous avons vécu dans un campement organisé dans le désert, sans téléphone, mais avec l'eau courante et un générateur. Cela impliquait tout de même des déplacements compliqués hors piste.

Avez-vous appris à maîtriser leurs techniques de survie ?

Notre intermédiaire bédouin principal, Abu Jacir, a passé son enfance avec les nomades et ne s'est installé dans le village qu'à ses vingt ans. Il m'emmenait souvent pour me montrer le terrain. C'est grâce à lui que j'ai appris à me déplacer, à chasser, à reconnaître les plantes, à trouver de l'eau et tout ce dont a besoin un Bédouin pour survivre. J'ai également eu la chance de passer du temps avec un ancien du village qui était un peu le Sherlock Holmes bédouin. Il était capable de repérer tout et n'importe quoi. La police l'appelle souvent quand ils enquêtent sur un crime car il arrive toujours à retrouver les coupables !

Comment votre collaboration avec les Bédouins a-t-elle démarrée ? Comment leur avez-vous présenté le projet et quelle a été leur réaction au départ ?

Quand nous avons parlé aux Bédouins de notre intention de tourner un film

avec eux, nous avons d'abord dû faire face à un scepticisme poli. En fait, je pense qu'ils nous ont pris pour des fous, même si leur hospitalité légendaire les empêchait de le montrer. Mais au bout de quelques semaines de vie commune, ils ont commencé à se rendre compte que nous étions sérieux. Dès le premier jour, nous les avons impliqués dans le processus de création et cela a engendré un respect mutuel. Cette collaboration créative a joué un rôle significatif car une de leurs grandes craintes, c'était de voir leur culture mal représentée. Ils n'apprécient pas du tout la manière dont les feuilletons, qui sont très appréciés dans le monde arabe, les caricaturent. Le fait qu'on s'engage personnellement pour s'assurer que le film puisse refléter la réalité de leur culture et de leur histoire, c'est ce qui a fait pencher la balance en notre faveur. Ils ont accepté de participer au projet. De cette manière, nous les impliquions réellement et c'est aussi ce qui a nourri notre histoire.

Comment s'est passée cette collaboration avec les Bédouins ? Quels défis avez-vous dû affronter ?

Dès le départ, nous savions que nous ne pourrions pas faire le film dans des circonstances normales, car certains impératifs de la production pouvaient aller à l'encontre du mode de vie bédouin. C'est un fait que nous avons accepté et nous avons adapté nos méthodes de travail à leur culture, plutôt que l'inverse. Tous les membres de l'équipe ont dû prendre connaissance des usages et des coutumes les plus importantes de la culture bédouine, et je dois préciser que personne n'y a jamais dérogé. Tout cela était très important à mes yeux, car je voulais faire en sorte que tout le monde s'entende pour qu'au moment de notre départ, leur monde n'ait pas changé d'un iota. Je voulais que notre amitié perdure au-delà de la production et je suis ravi de pouvoir l'affirmer aujourd'hui.



Comment s'est passé le travail autour du jeu avec des interprètes non professionnels ?

Au départ, les Bédouins étaient simplement curieux et ne se passionnaient pas du tout pour le jeu. Leur monde tourne autour de leur famille, de la chasse et des chameaux, le cinéma ne les intéresse pas plus que ça. Il était donc important pour nous de faire en sorte que les acteurs bédouins prennent du plaisir pendant le tournage pour qu'ils s'y intéressent véritablement. C'est pour ça que nous avons démarré en leur proposant des ateliers consistant à jouer des petites saynètes amusantes qui nous faisaient tous bien rire et qui apportaient une énergie positive au groupe. Il y avait un jeu qui s'appelait le Samouraï qui leur plaisait particulièrement. Puis petit à petit, nous élevions le niveau de concentration et d'efforts requis pour s'attaquer aux plus grandes difficultés de l'acteur.

Tout cela avait été soigneusement préparé et planifié par notre coach Hisham Suleiman. Une méthode inspirée de son travail autour du jeu développé sur *Ajami*, également proche de celle utilisée par Gutu Fraga pour *La Cité de Dieu*, deux films que j'aime beaucoup. Et moi, je veillais à ce que tout cela soit bien adapté à leur culture, à leur manière d'être, à leur sensibilité.

Quelle a été la réaction des interprètes face au texte ?

Une partie de la troupe d'acteurs était analphabète ou savait à peine lire, je savais que ce serait difficile pour eux de retenir leur texte. Avec Hisham, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il valait mieux leur donner la direction générale et leur permettre de s'exprimer tranquillement à leur manière. Cela a permis également d'avoir une vraie spontanéité, d'avoir

ce naturel que je recherchais. Le scénario est donc devenu une simple référence en cas de difficultés. Il y avait quand même quelques répliques clés pour l'histoire et ces scènes-là sont les seules que nous avons vraiment répétées.

Les chameaux jouent un grand rôle dans le désert et dans le film. Comment travaille-t-on avec des chameaux ? Vous ne connaissez pas l'adage « Ne jamais travailler avec des enfants ou des animaux » ?

C'est vrai que c'est une plaisanterie qui revenait souvent. Avec le recul, je me dis qu'on était dingues de se lancer dans un projet aussi ambitieux. Les animaux ont causé un maximum d'ennuis. Dès le premier jour du tournage, on s'est aperçus que l'âne de Theeb s'était fait la malle. Au bout de trois disparitions, on a compris qu'il était en rut et qu'il lui fallait

une femelle. On a connu beaucoup d'épisodes comme celui-là et on a des kilomètres d'images à monter pour un bétisier avec des ânes fugueurs, des chèvres qui chantent et des chameaux qui pètent !



LE CASTING



Qui dit grands personnages masculins, icônes, songe aux grands acteurs comme Toshirō Mifune, John Wayne et Omar Sharif. Nous souhaitions également trouver une personnalité forte pour crever l'écran. Ce choix était crucial car notre histoire se concentre sur un jeune personnage, Theeb. Tout le film se déroule de son point de vue. Et ce qu'il vit est si dramatique, la situation si impitoyable, qu'il nous fallait trouver un loup dans la vraie vie pour incarner ce loup de fiction. Tout le film dépendait des qualités du garçon susceptible d'incarner à la fois un homme et un enfant, aussi timide à un instant qu'indomptable à un autre : un loup dans les habits d'un agneau en quelque sorte. Nous avons eu la grande chance de

rencontrer Theeb très rapidement. Afin d'obtenir un financement, nous avions décidé de tourner quelques images pour pouvoir pitcher le film aux potentielles sources de financement. Nous avions demandé à notre relais bédouin, Eid Suweilheen, de nous aider à trouver ce jeune garçon qui incarnerait Theeb. Eid nous a envoyé son fils Jacir pour nous aider dans un premier temps. Il n'avait pas envisagé que nous puissions lui offrir le rôle. Mais dès qu'on a commencé à le filmer, nous avons compris que Jacir avait quelque chose en plus. Il avait une vraie présence, il était photogénique.

La distribution des rôles adultes s'est avérée bien plus difficile. Il faut savoir

que la société bédouine ne tient pas en très haute estime les arts du spectacle. Mais je tenais à tout prix à avoir des acteurs authentiques, issus de la culture bédouine, qui ressembleraient au mieux à nos personnages. Il était important qu'ils parlent le dialecte bédouin sans accent. En Jordanie, il n'y a pas d'industrie du cinéma, et encore moins de comédiens professionnels. Il est quasiment impossible de trouver des acteurs professionnels prêts à s'engager à vivre chez les Bédouins pour faire le travail nécessaire qui permettrait de leur ressembler au maximum. Le meilleur moyen de garantir cette authenticité était donc de faire appel aux Bédouins plutôt qu'à des acteurs. Nous avons démarré nos recherches au début de l'année 2012. Nous avons invité tous les Bédouins des villages autour de Wadi Rum à passer des auditions. En tout et pour tout, nous avons vu environ 250 hommes.

Nous les avons tous rencontrés un par un afin de tester leur imagination, d'évaluer leur volonté à partager les émotions, et surtout savoir s'ils étaient prêts à s'embarquer dans cette nouvelle aventure. Sur ces 250 personnes, nous en avons retenu 20 qui semblaient être prometteurs. Ces 20 personnes ont participé à un atelier d'art dramatique le temps d'un week-end pour évaluer leur potentiel. Sur les 20, nous en avons



sélectionné 11 pour suivre les ateliers de formation d'acteurs qui ont duré près de 8 mois. A l'exception de Jack Fox, toute l'équipe était composée d'acteurs non professionnels.

Cette méthode sur le long terme était essentielle pour trouver ceux qui sauraient incarner au mieux les proches de Theeb. Pour le rôle du frère de Theeb, Hussein, nous avons fait appel à un cousin de Jacir. Au cours des ateliers, nous nous sommes aperçus que, dans la vraie vie, Hussein était comme un grand frère pour Jacir et par conséquent, il ne restait plus qu'à capter à l'image cette relation naturelle entre les deux garçons. Le rôle de l'étranger impitoyable nous a donné plus de fil à retordre. Il fallait que l'étranger soit terrifiant mais aussi qu'on perçoive chez lui une sensibilité cachée. Nous avons rencontré Hassan qui était un homme très intimidant car on voyait bien à ses yeux qu'il avait le potentiel pour exprimer une violence terrible. Pourtant, au cours du recrutement, il nous a confié une histoire très personnelle qui nous a quasiment ému aux larmes. Il fallait que le personnage de l'étranger ait cette dualité. C'était exactement la dualité que l'on cherchait pour le personnage de l'étranger !

La distribution des rôles des Bédouins a été l'étape la plus gratifiante. L'authenticité qu'ils ont pu apporter aux rôles saute aux yeux.



BIOGRAPHIE NAJI ABU NOWAR

Né au Royaume-Uni, Naji Abu Nowar débute sa carrière dans le cinéma en 2005 par l'atelier de scénaristes RAWI, en association avec le Sundance Institute, où il développera son premier scénario, *Shakoush*. Il enchaîne avec l'écriture et la réalisation du court métrage *Death of a Boxer* (2009) présenté dans de nombreux festivals dont le Palm Springs International Shortfest, le Festival International du film de Dubaï, le Miami Short Film Festival et le Festival du Film franco-arabe. *Theeb* est son premier long métrage.

FILMOGRAPHIE

2014 *THEEB* (long métrage)

Nomination Oscar du meilleur film étranger 2016

Sélection Cannes Junior 2016

Sélection Officielle Toronto 2014

2009 *DEATH OF A BOXER* (court métrage)

Festival international du film de Dubaï 2009

Festival du film franco-arabe 2009

Miami Short Film Festival 2009

Palm Springs International Shortfest 2009

LISTE ARTISTIQUE

Theeb : **Jacir Eid**

L'Étranger : **Hassan Mutlag**

Hussein : **Hussein Salameh**

Marji (Le guide) : **Marji Audeh**

Edward : **Jack Fox**



LISTE TECHNIQUE

Réalisation : **Naji Abu Nowar**

Scénario : **Naji Abu Nowar, Bassel Ghandour**

Image : **Wolfgang Thaler**

Son : **Falah Hannoun**

Montage : **Rupert Lloyd**

Chef décorateur : **Anna Lavelle**

Directeur de production : **Diala Raie**

Musique originale : **Jerry Lane**

Produit par : **Bassel Ghandour, Rupert Lloyd**

Coproduit par : **Nasser Kalaji, Laith Majali, Nadine Toukan, Yanal Kassay, Eid Sweilheen, Ma'an Odeh**

Production exécutive : **Nadine Toukan**

Une production : **Jordanie / Royaume-Uni /
Émirats arabes unis / Qatar**

Distribution France : **Jour2Fête**

Création graphique : **Aurélie Stéfani**



jour
2fête